

**NÉGAR  
DJAVADI**

**LA DERNIÈRE  
PLACE**

**DES NOUVELLES  
DU RÉEL  
STOCK**

*À nos mémoires  
(surtout celle de ma mère)*

Couverture: Cathérine Barluet

ISBN: 978-2-234-09394-2

© Éditions Stock, 2023

*Winter is coming*  
Ned Stark  
*Game of Thrones*

# PROLOGUE

# 1

Dans *Le Livre du rire et de l'oubli* publié en 1979, l'année où, réfugié en France, il est déchu de sa nationalité tchécoslovaque par le régime communiste, Milan Kundera écrit : « La lutte de l'homme contre le pouvoir est la lutte de la mémoire contre l'oubli. » Une quinzaine d'années plus tard, un vendredi après-midi brumeux de fin décembre, dans la voiture enfumée d'un train entre Bruxelles, où j'étais étudiante en cinéma, et Paris, l'épaule droite collée à la vitre glacée, cette affirmation percuta mon esprit avec une force aussi inattendue que salutaire. La surprenante économie de mots et leur prodigieuse efficacité, semblable au claquement de doigts de Mary Poppins mettant de l'ordre dans le fatras de la chambre des petits Banks, donnèrent instantanément un sens à l'amas insondable d'interrogations et d'impressions entassé en moi depuis l'enfance, dont l'épicentre était l'engagement politique de mes parents, leur *lutte* jusqu'à l'exil, contre la dictature du Shah, puis celle de Khomeiny. Elle éclaira aussi le pourquoi de ce désir affirmé et fragile – que je vivais plutôt comme une nécessité sans trop en connaître la raison – de consacrer ma vie d'adulte à raconter des histoires.

L'année d'après, la phrase de Kundera recroisa à nouveau mon chemin, cette fois sous forme de citation dans *Patries imaginaires* de Salman Rushdie. Dans l'un des textes de ce recueil d'articles publiés dans la presse

britannique dans les années 1980, Salman Rushdie questionne la position des écrivains indiens installés comme lui en Angleterre et écrivant sur l'Inde. Comment raconter depuis l'autre bout du monde le pays perdu ? De quel droit ? Cet éloignement permet-il néanmoins d'ouvrir d'autres perspectives ? Des questions qui faisaient écho à ce tiraillement familial qui m'accompagna longtemps, où l'élan naturel d'écrire sur et à partir de l'Iran, cette terre où les histoires étaient nées pour moi, était contrebalancé par une solide réticence. S'appuyant sur la phrase de Kundera, Rushdie précise : « Les écrivains et les hommes politiques sont des rivaux naturels. Les deux groupes essaient de faire le monde à leur image ; ils luttent pour le même territoire ».

En 1986, j'ai eu un choc semblable, un samedi après-midi au cinéma Les 3 Luxembourg à Paris où, avec quelques élèves du collège, nous étions allés voir *L'Histoire officielle* (*La historia oficial*) de Luis Puenzo, Oscar du meilleur film étranger et chaudement recommandé par notre professeur d'espagnol. À travers les derniers mois de la dictature argentine, le film relate la prise de conscience et la quête d'Alicia Marnet Ibáñez, professeure d'histoire et mère d'une petite Gaby, qu'elle et son mari, un homme d'affaires très proche du régime, ont adoptée. Confrontée au combat des Mères de la place de Mai à la recherche de leurs enfants et petits-enfants, Alicia comprend peu à peu que derrière l'histoire qu'elle enseigne, et à laquelle elle croit, s'en cache une autre. Peut-être celle de Gaby, dont tout laisse penser qu'elle est une enfant de disparus, un bébé volé par la junte.

Au-delà de l'impact du film, le terme même d'« histoire officielle » agit sur moi comme un révélateur. L'association de ces deux mots, association que je n'avais jusqu'à ce jour-là jamais imaginée, décrivait avec précision ce que nous aussi avons toujours vécu. Régime après régime. Coups d'État après révolutions. Les personnages effacés des livres d'histoire, remplacés par d'autres; les faits trafiqués; les livres censurés, interdits dans les bibliothèques, leurs auteurs arrêtés, assassinés; les rues rebaptisées; les dates modifiées; des mots, des centaines de mots, bannis de la langue. L'imposition autoritaire d'un récit officiel, d'un pays officiel, où la mémoire est confisquée par le pouvoir.

La dictature a ceci de particulier que sa survie passe inmanquablement par la réécriture de l'Histoire et l'organisation méthodique de l'oubli. Le cœur même du régime est cette machinerie redoutable, jamais au repos, jamais rassasiée, qui broie avec une égale intensité tout ce qui nuance, contredit, singularise, se détache, revendique ou s'oppose. Les monuments, les événements, les plaisirs, les joies, les êtres. Peu importe. Par le mensonge, la falsification, la dissimulation, la délation, la destruction, la terreur, la disparition, la mort. Les moyens ne manquent pas, ni les instruments. Si les écrivains, les poètes ou les cinéastes, sont les rivaux désignés de ces ministères de la Vérité, c'est parce qu'à travers leurs œuvres ils conservent et protègent la mémoire, en extraient la vérité clandestine et la remontent à la surface. Mais aussi parce qu'ils s'immiscent dans les lieux intimes, derrière les portes fermées des maisons, entre les murs d'un appartement, dans une cuisine, une chambre d'hôtel, une voiture; ces



espaces confinés où flotte un parfum de peur, mais qui tentent de se dérober à la tyrannie. Là, à l'abri de regards inconnus et des systèmes de surveillance, les femmes et les hommes sortis de la masse cessent d'être des objets au service d'une idéologie pour redevenir des individus, avec un nom, un passé, des opinions, des émotions, des chagrins, des espoirs.

C'est en racontant ces vies heurtées, abîmées, effacées ou vaporisées, ces vies auxquelles l'histoire officielle ampute leur réalité qu'une lutte s'engage.

Voilà pourquoi j'ai décidé d'écrire ce récit.

Une suite d'événements concentrée sur une semaine, une semaine de début janvier 2020 qui aboutit à une tragédie. L'écrire alors même que j'étais, que je suis, loin de tout. Loin de l'Iran où elle a eu lieu. Loin des êtres qui l'ont vécue, des protestations, des manifestations, des combats quotidiens. Loin de la brutalité des Gardiens de la Révolution, des intimidations, des mensonges martelés à la télévision, du faux-semblant des charognards. Je n'en suis pas loin par ma volonté, mais le fait est là : l'exil, comme le définit le dictionnaire, est « l'expulsion hors de la patrie, avec la défense d'y entrer ». L'écrire alors même que je n'ai pas le goût du *je*. Ce « je de la littérature », comme l'écrit Karl Ove Knausgård, tourné vers l'intérieur et s'observant lui-même. Le goût de cette exposition-là.

Ainsi, je m'en vais raconter ce que je n'ai ni vu ni vécu, auquel je n'ai pas eu accès physiquement, qui m'a été raconté, confié, de façon souvent décousue, brouillée par l'émotion, par l'impact toujours permanent du choc. J'ai écouté, lu, analysé, imaginé et probablement interprété.

Si des détails manquent, et ils manqueront, les heures, les lumières, les contours d'un paysage, l'agencement d'un appartement, les mots précis d'une conversation, ces touches de véricité qui mettent le récit en résonance directe avec le monde et lui donne, en échange, un cachet d'authenticité, dites-vous qu'ils m'ont manqué tout autant, au point de douter, plus d'une fois, de la pertinence de cette entreprise. En même temps, je sais – et c'est avec cette certitude que j'ai cheminé tout au long de ce récit – que vouloir restituer par écrit la vérité complète et entière d'un événement, espérer le détacher des aléas du temps, le ramasser à travers les sables mouvants de la mémoire et des émotions, sans le moindre écart, sans que la subjectivité infuse les faits, relève de toute façon de l'illusion. Les questions persistent et persisteront – à commencer par : comment témoigner de ce dont je n'ai pas été témoin ? –, mais demeure la conviction que cette tragédie, cette tragédie où s'inscrivent son visage et son nom, son nom parmi ceux des autres, ne peut pas, ne doit pas, être laissée uniquement à ses assassins.

# 2

« Bonjour, nous sommes le mercredi 8 janvier. À la une de l'actualité, l'Iran a frappé cette nuit deux bases militaires abritant des soldats américains en Irak. Une quinzaine de tirs de missiles. La télévision publique iranienne parle de quatre-vingts morts. Bilan non confirmé par Washington. »

C'est par ce titre que démarra le journal de 7 heures de France Inter le mercredi 8 janvier 2020. Réveillée depuis un moment, un sweat-shirt sur le dos pour me protéger du froid de la nuit qui stagnait encore dans l'air, j'étais dans la cuisine éclairée par le plafonnier blanc, en train de me verser une seconde tasse de café. Depuis six jours, depuis l'assassinat du général iranien Qassem Soleimani – chef d'Al-Qods, unité d'élite du Corps des Gardiens de la Révolution islamique chargée des opérations extérieures, considéré comme l'homme le plus puissant du Moyen-Orient – sur ordre de Donald Trump, chaque matin j'allumais la radio avec appréhension. Je redoutais l'annonce de la « vengeance implacable » promise par le Guide suprême iranien, Ali Khamenei, susceptible de mettre un sérieux coup d'accélérateur au crescendo de violence entamé depuis plusieurs semaines par les deux pays. Et voilà qu'elle venait d'avoir lieu. L'Iran avait attaqué les États-Unis dans la nuit. Deux bases militaires bombardées. Quatre-vingts soldats américains tués.

Quatre-vingts!

À peine cette information s'entrechoqua-t-elle à la réalité qu'une autre survint. « Et dans ce contexte, dit la journaliste, un étrange accident d'avion à Téhéran. Un Boeing ukrainien s'est écrasé peu après son décollage de Bagdad ce matin. »

Téhéran ? Bagdad ? La confusion brouilla ma compréhension déjà secouée par la riposte iranienne.

Figée, anxieuse, j'attendais d'en savoir plus.

Quelques minutes plus tard, après un passage par les négociations ratées autour de la réforme des retraites, les humeurs de Neymar et la liste des invités de la matinale, la journaliste s'attarda sur les principaux titres, joignant rapidement un correspondant en Irak. Le correspondant précisa que les représailles, revendiquées par les Gardiens de la Révolution, avaient eu lieu vers 1 h 30 du matin, l'heure approximative à laquelle, le 3 janvier, le convoi transportant Qassem Soleimani et ses lieutenants, sur le point de quitter l'aéroport de Bagdad, avait été pris pour cible par un drone américain. Dans la foulée, Donald Trump avait contredit l'affirmation des autorités iraniennes. Tout allait bien, avait-il tweeté avec ironie, aucune victime américaine n'était à déplorer. Lequel des deux camps mentait ? Le régime iranien, décidai-je. Non à cause d'une solide habitude de leurs boniments et méthodes de propagande, mais en raison de la gravité des faits. Si des soldats américains avaient été tués à la suite de ces tirs de missiles, adepte d'une brutalité extravagante, Trump aurait déjà menacé de détruire l'Iran avec la bombe atomique.

Après le développement de cette première information, la journaliste continua avec la seconde, cette fois sans lapsus.

« Peu de temps après la riposte, un Boeing ukrainien s'est écrasé juste après son décollage de l'aéroport international de Téhéran. Selon le porte-parole de l'aéroport, Ali Kashani, l'accident est dû à un problème technique. »

Tandis que la sentence tombait – « au moins 170 personnes à bord », « avion pulvérisé au sol », « aucun survivant » – surnageait à la surface du choc ressenti l'inquiétude de connaître quelqu'un parmi les passagers. Elle se dissipa dès l'annonce de la destination : Kiev. Qui sonna soudain comme une ville du bout du monde ; une de ces capitales perdues sous la neige à cette époque de l'année, où se rendaient uniquement ceux qui avaient quelque chose à y faire. Non, aucun membre de la famille encore en Iran n'avait de lien avec l'Ukraine. Non, bien sûr que non, nous ne connaissons personne dans cet avion.

Aussi authentique que soit cette crainte, elle est à l'origine d'une plaisanterie de longue date entre ma sœur et moi. À chaque catastrophe, eût-elle lieu dans la jungle amazonienne, nous nous demandons si nous avons un lien quelconque avec une des victimes. Si tel n'est pas le cas, si la mort n'est pas venue frapper au coin de nos vies, nous nous en étonnons, avec rires et exagération, certaines que de toute façon ce n'est que partie remise. Cette *private joke*, où le macabre flirte avec l'absurde, où la tentative de tenir tête au drame se voit comme le nez au milieu de la figure, a probablement germé dans les replis de notre enfance, de la seconde moitié des années 1970 à la Révolution de 1979, jusqu'à la guerre Iran-Irak, avant de percer la surface et de s'imposer à la suite d'une succession déconcertante de disparitions lors d'événements aussi tragiques que médiatiques. Du

11 septembre 2001 à la pandémie du Covid 19, en passant par la crise de la vache folle, la liste est longue. Regardée avec pragmatisme, elle pourrait ne pas paraître incongrue. La diaspora iranienne étant désormais une réalité, nous nous retrouvons, à l'instar de tous les Iraniens, avec une grande famille éparpillée aux quatre coins du monde, elle-même accrochée par alliance à des dizaines d'autres; sans parler d'amis, d'anciens voisins, d'anciens collègues de nos parents, et bien entendu leurs deux voire trois générations de descendants que nous connaissons sans connaître, tels ces pays lointains réduits à un nom et une vague localisation. Pour un esprit occidental, la notion du lien ressemble à ces traits de quelques centimètres qui tiennent entre elles les molécules d'une solution chimique, tandis que pour un Oriental, tout compte, tous les traits, toutes les ramifications, toutes les extensions. L'ensemble de ces individus constitue, je suppose, un groupe suffisamment conséquent pour peser dans un hypothétique calcul de probabilité et rendre nos étonnements inutiles. Seulement, ce n'est pas ainsi que nous raisonnons. Et par « nous » j'entends nous tous, ma sœur et moi, comme vous, comme ceux qui pensent avoir échappé à un attentat alors qu'ils n'ont fait que traverser, quelques semaines plus tôt, une rue à proximité du lieu visé. Confrontés au drame, nous nous incluons, nous nous projetons, nous nous identifions, nous activons nos mécanismes de défense. Nous nous consolons aussi. Nous nous réjouissons, en creux de nos hébétudes, de nos colères et nos chagrins, d'être toujours de ce monde, alors même que nous sommes, et nous le savons, cloués à l'omnipotence de notre fragilité, au fait qu'*au milieu*

*de la vie, comme nous avertit une très vieille antienne, nous sommes dans la mort.*

Mais quelque chose d'autre se joue dans les interstices de cette plaisanterie entre sœurs. Quelque chose, disons, de plus mélancolique. Car la mort, quand elle frappe autour de nous, et peu importe la cause, ne se limite pas à la perte. Elle déborde, révèle, avec la même évidence qu'un bain de développement une photo argentique, tout ce qui aurait pu être vécu avec cette personne et n'a pas été. Elle fait entendre l'écho du temps, oblige à faire face à une étrange vérité. Tous ceux que nous avons aimés et que nous ne voyons plus, que nous avons même éliminés émotionnellement de nos existences dans un grand élan de survie, moi davantage encore que ma sœur, finissent par mourir vraiment et laisser un grand vide. Ce constat rappelle la complexité de l'exil dans lequel nous sommes, comme tant d'autres, prises au piège.

Aux alentours de 8 heures, plongée dans l'effervescence familière d'une journée qui commence, la ville battait son plein. Une lumière délavée inondait les rues de son indifférence. Assise derrière le volant, je m'extirpai avec peine de l'impossible nœud de la place de la Bastille, zigzaguant entre les voitures pour éviter d'être à nouveau coincée et m'engageant enfin sur le boulevard Bourdon, quand mon téléphone portable, enserré dans son socle sur le tableau de bord, sonna. Ma cousine, Afsaneh. Je me raidis, certaine qu'elle allait m'annoncer une mauvaise nouvelle.

De toute la bande des cousins et cousines (du premier cercle), Afsaneh est la seule qui vit à Paris depuis plus de

quatre décennies, partageant plus que les autres nos vies. Un an et demi plus tôt, le matin du 26 juin 2018, plus ou moins à la même heure, quand ma mère m'avait appelé pour m'apprendre le décès de mon père, hospitalisé depuis une dizaine de jours dans un état préoccupant, c'était elle que j'avais contactée en premier. Plus tard dans la matinée, alors qu'émergeant peu à peu de notre sidération, nous fumions une de ces cigarettes roulées qu'Afsaneh prépare dans la cour de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, chauffées par un soleil bienveillant, elle me dit qu'en voyant mon nom s'afficher sur l'écran de son téléphone portable, elle avait su immédiatement. *Parce que tu ne m'appelles jamais à cette heure-là.*

Elle non plus ne m'appelait jamais à cette heure-là, celle à laquelle je l'imaginai dans le métro pour se rendre à son travail.

Pourtant, je décrochai comme si de rien n'était, guettant néanmoins dans sa voix l'intonation du drame (le drame ayant la particularité, vous l'aurez compris, d'arriver presque toujours en persan). Elle semblait essoufflée. On aurait dit que tout en parlant, elle marchait d'un pas pressé. Nous commençâmes par échanger les banalités habituelles. Je lui ai dit que j'étais en chemin pour aller chercher ma mère et l'accompagner à l'hôpital pour des examens préliminaires avant une opération du genou programmée pour la fin de la semaine. À ma question « Et toi, comment tu vas ? », elle répondit qu'elle allait bien, mais m'appelait à propos de Niloufar.

*Niloufar ?!*

J'étais saisie tant Niloufar, notre cousine, l'une des filles du frère aîné de nos pères, était à des années-lumière



de tout ce que je pouvais envisager sur le front du drame. Je m'attendais plutôt à la mort d'une des vieilles tantes déjà très malades... *Elle était dans l'avion ukrainien*, dit-elle rapidement.

Dans le silence abrupt qui suivit, Kiev me servit de rempart au choc.

— Qu'est-ce que Niloufar allait faire à Kiev ?

*Niloufar vit au Canada, quel rapport avec l'Ukraine ?*

— Elle devait faire escale à Kiev avant de repartir pour Toronto.

— Niloufar était en Iran ?

— Oui.

Elle me demanda si je pouvais prévenir ma mère qu'elle comptait appeler puis, incapables de poursuivre, nous raccrochâmes.

Plus tard, je pensai que je ne l'avais pas interrogée sur la façon dont elle avait appris la nouvelle. Qui l'avait prévenue ? Avait-elle parlé à Elly ou à Sédi, les sœurs de Niloufar toujours en Iran ? Elles étaient d'une génération, aujourd'hui soixantenaire, qui avait grandi dans une proximité joyeuse et rassurante et avait réussi, malgré les vicissitudes de l'Histoire et les éloignements, à garder le contact de façon permanente et à rester très proche.

Entre-temps, la circulation était devenue plus fluide. J'arrivais malgré moi presque au bout des sept cents mètres du boulevard Bourdon, mais plus dans le même monde. Dans ce monde-ci, celui qui s'étendait sous ce ciel vaste et blanc, où le vent agitait les branches déchargées des arbres bordant les quais du bassin de l'Arsenal, où une camionnette garée en double fil, sur une portion

en travaux, obligeait les cyclistes à se rabattre devant les voitures, Niloufar n'était plus.

D'un seul coup, la réalité se déchire. S'écartèle. Et dans le gouffre béant qui en surgit se déversent toutes les certitudes que nous nous inventons pour mettre la vie de notre côté.

Quelques minutes plus tôt, je portais en moi une croyance solide et bien empaquetée, qui tenait parfaitement debout et m'autorisait à continuer la journée avec l'assurance d'accomplir ce que j'avais prévu : Non, nous ne connaissons personne qui a un lien avec Kiev. Mais la voilà risible, flétrie, ouverte sur un vide effrayant. Niloufar est morte. J'essayais de me rappeler l'information entendue à la radio, les termes exacts, cherchant à faire le lien, à trouver un sens, entre elle et Niloufar. *Crash d'avion. Accident technique. Aucun survivant.* Les mots se mirent à se superposer à son visage tel qu'il apparaissait dans mes souvenirs. Des mots sombres, définitifs, qui sautent à la gorge et étranglent. Des mots atroces desquels jaillissent les images terrifiantes d'autres catastrophes aériennes, accrochées à notre rétine pour toujours, en veille dans l'obscurité de notre boîte crânienne, aussi tenaces qu'une angoisse lointaine prête à surgir dans le noir. Sur ces images la mort vibre encore, palpable, fumante, presque visible. La mort, mais pas les morts. Les morts sont absents des tragédies, cachés, réduits à des chiffres. « Au moins 170 personnes à bord », avait dit la journaliste. Et Nilou était parmi eux. Son corps. Son regard rieur. Ses pommettes hautes. Son sourire débordant d'une tendresse accueillante toujours dessinée au rouge à lèvres. Écrasés. Broyés. Transpercés.

Soudain je m'arrête.

Laisser le feu passer au rouge. Lâcher le volant. Un motard accélère sur ma gauche, me dépasse furieusement et défonce le rétroviseur.